

Camping Bellerive : Alphonse

Tout perdu. Ma femme se demandait parfois comment ça fait quand on perd tout d'un coup, quand il ne reste plus rien que les souvenirs de sa vie, quand les objets se sont fait la malle et que tout est à inventer comme la page blanche d'un roman qu'on va devoir écrire. Elle reste immobile, sa page blanche se remplit de numéros de téléphone et de démarches à entreprendre pour se relever. Elle dit : « Philippe c'est ainsi, on ne va pas se lamenter, on est vivants tous les deux et le restaurant est assuré. »

Jeudi, notre restaurant a entièrement brûlé, le feu détruisant aussi le premier étage qui abrite l'appartement. C'est l'hiver et le vieux chauffe-eau qu'on a remis en route pour nettoyer la cuisine et la grande salle a fait un court-circuit. Comme on était partis avec Pia acheter des produits de nettoyage et boire un café en ville, on n'a pas vu le feu prendre dans le réduit et tout s'est enflammé très vite. Parquets, tables et meubles en bois, on venait de cirer le plancher, une torche ! Les pompiers sont arrivés bien trop tard pour sauver quoi que ce soit. Il nous reste nos clés, les habits que l'on porte et nos papiers. Dans la voiture, on avait pris le sac de linge sale de mon oncle Alphonse, ça sent fort le poisson, il va falloir le donner au pressing.

Ce matin, je regarde les ruines fumantes de notre gagne-pain. Je regarde le balluchon de mon oncle Alphonse, le pêcheur, le vieux taiseux, celui qu'on appelle le Père A. au camping Bellerive. Lui aussi avait tout perdu quand sa cabane de pêche avait flambé, faute à son Adèle, la belle qui n'avait pas su éteindre le réchaud à gaz de sa petite cuisine. On n'a jamais compris comment cet oncle un peu bourru et solitaire avait pu séduire une si jolie femme. Adèle était venue s'installer dans la modeste demeure du bord du lac avec ses toilettes de ville et ses innombrables chapeaux ; elle gardait une élégance à toute épreuve dans leur pêcherie. Elle sentait toujours

bon, un voile de lavande dont il fallait s'approcher pour le percevoir car l'odeur du poisson restait dominante dans la maison. Enfant, j'aimais me rendre chez eux le mercredi après-midi avec mon vélo. Je passais mes congés sur la barque, aidant mon oncle à relever ses filets, ou à la pêche, à nettoyer les poissons. Tante Adèle, transformée par un tablier en caoutchouc brun et des gants de plastique jaune, préparait les filets de perches, de féra ou les darnes de brochets. Elle vidait soigneusement truites et ombles pour les clients qui les préféraient entiers.

Quand ma mère est morte j'avais quinze ans. Mon père luttait pour élever ses quatre enfants, alors j'ai pris mon rôle d'aîné à cœur. J'ai quitté l'école et me suis retrouvé apprenti-pêcheur chez Alphonse, bénéficiant du gîte et du couvert car il fallait se lever tôt. La douceur d'Adèle, l'affection un peu rugueuse de mon oncle et le soulagement de mon père ont eu raison des mes envies d'études, j'ai appris sur le tas, avec filets et arêtes.

- Philippe, tu rêves ?
- Je pensais à Alphonse, sa cabane avait aussi brûlé quand j'étais chez eux.
- C'est vrai, je me rappelle bien cette histoire.
- Tu te souviens quand ma mère est morte, j'ai quitté la maison pour travailler chez lui. Ses affaires marchant assez bien, il avait proposé à mon père de me prendre comme apprenti. Il me logeait la semaine, car le travail commençait tôt.
- Tu es reparti dans tes souvenirs d'adolescence mon chéri. Pour l'instant il faut trouver à se loger et penser à reconstruire notre restaurant avant la saison. Une nuit dans la voiture, c'est assez !

Elle a raison Pia, comme très souvent, sa vision réaliste et ses compétences pratiques me sortent de mes rêveries.

C'est vendredi, nous convenons de retourner en ville, de prendre contact avec notre assureur, d'écrire une déclaration à la police, de nous acheter quelques affaires de première nécessité et de passer au pressing pour Alphonse. Tout en conduisant, je me dis qu'il serait judicieux de nous loger dans le coin, histoire de surveiller le déblaiement de nos ruines et de suivre la reconstruction du restaurant. Dans ma tête, je vois clairement les allées de caravanes et les mobile-homes. J'annonce fièrement à Pia qu'il y a probablement une maisonnette vide devant chez Jean-Christophe. Ses occupants sont partis l'hiver dernier, ce logis est pour nous !

Surprise par tant de réactivité, ma femme sourit et me caresse la joue : « On dirait que le feu a réveillé le rêveur » dit-elle en se moquant gentiment de moi.

Pourtant, tout au long de nos démarches administratives, je ne peux m'empêcher de penser à mon oncle Alphonse, à sa cabane brûlée et à notre histoire commune, un élastique tendu ou relâché selon les circonstances. Revenus de la pêche matinale, nous avons assisté à la fin de l'incendie. J'avais tressailli en entendant les hurlements de mon oncle devant les décombres de sa maison. J'avais alors dix-huit ans et c'était la première fois qu'un homme sanglotait sur mon épaule. Nous avons perdu un toit, on le reconstruirait. Mais nous avons surtout perdu Adèle, une compagne, une femme aimante et douce, une fée qui avait mis tant de poésie dans nos filets. Nous étions comme éventrés par l'horreur de cette fin tragique, chacun prenant la mesure du vide qui s'ouvrait devant nous et qu'il faudrait bien traverser.

En rentrant de la ville, nous nous sommes installés provisoirement dans la maisonnette vide du bout de l'allée. Jean-Christophe nous a donné un coup de main et les voisins Zabry ont offert l'apéritif dehors. Malgré le froid on s'est réchauffés avec le vin et l'amitié.

Comme toujours, Pia a déployé une formidable énergie pour ne pas tomber dans la plainte et me pousser à sortir de mes introspections. Ma femme me surprend toujours par son énergie, son réalisme salvateur et sa façon habile de me repêcher quand je fais des ronds dans l'eau. Sa douceur me rappelle Adèle bien sûr, mais Pia est vivante et je réalise ma chance.

A la mort de son épouse, mon oncle s'était rabougri et m'avait renvoyé une semaine chez mon père. Il ne voulait plus parler, plus pêcher, plus rien. Juste se tenir prostré devant les débris irréparables de sa vie passée. Puis, il était remonté sur sa barque et vendait à nouveau son poisson sur la jetée du port voisin. Petit à petit, il avait reconstruit sa cabane, m'avait repris à son service et accueilli un nouveau chien. Bien sûr, il restait mutique la plupart du temps. Les gestes répétés de la pêche n'ont pas besoin d'explications.

Lundi, je suis retourné en ville pour nos affaires et j'ai passé au pressing. L'employée m'a tendu un objet blanc par-dessus le linge propre. Sur la table de notre cuisinette, l'enveloppe ouverte a laissé échapper trois photographies anciennes. Je me retrouve brutalement vingt ans plus tôt, je revois Adèle, la barque, la maison en feu... Pia me regarde soudain avec des yeux que je ne lui connais pas.

- Philippe, ne serait-ce pas le moment de quitter les fantômes du passé et d'aller boire un verre avec ton oncle ? On dirait qu'il nous évite depuis l'incendie de jeudi.

J'ai pris le chemin du lac, le sac de linge, l'enveloppe et mon courage à deux mains.

- Alphonse ?
- ...

- Alphonse, je peux entrer ?
- Salut Philippe, qu'est-ce-que tu veux ?
- Je viens voir comment va mon oncle dans sa cabane. Je t'ai plus vu depuis un moment et je me demandais si t'étais pas malade.
- Tu fais le social du camping maintenant ? T'as pas autre chose à foutre depuis que ta baraque a cramé ?
- Oui, tu me connais bien, pas moyen de lâcher ceux que j'aime, même vieux, sauvages et non consentants !
- Tu parles de moi ?
- Je parle d'un oncle qui ne s'est plus trop manifesté depuis l'incendie.
- Apéro ou café ?
- Je t'accompagne au café, le coup de blanc on le prendra plus tard, ou pas.
- C'est quoi cette enveloppe ?
- Ça doit être à toi, regarde, on l'a trouvée dans le sac de linge que tu as remis à Pia. C'est sorti de la poche de ta vareuse et comme l'enveloppe s'était ouverte, j'ai trouvé ces trois photos.

Sur la table un peu poisseuse, on pousse les deux tasses de café et je pose les clichés. Sur la plus grande, tante Adèle en jupe à froufrous, sa main caressant une étoile de renard. Un large chapeau à bords blancs marque une ombre sur son beau visage. A ses pieds, un chien berger aux oreilles dressées a posé une patte sur la chaussure bridée de sa maîtresse.

- C'est le seul truc qui me reste. J'avais fouillé les décombres tu penses bien. Nous avons rangé quelques papiers dans une boîte en fer blanc que j'ai retrouvée. Tout en cendres sauf trois photos !

Depuis ce jour, elles sont restées à l'abri sur mon cœur. Chaque fois que je prends le bateau, elles m'accompagnent.

- Je dois t'avouer que découvrir tante Adèle si élégante avec son chapeau et Bobby à ses pieds, ça m'a fait drôle ; tout un pan de mon enfance est remonté d'un coup. Et le voyage en bateau à vapeur à Genève, tu te souviens, c'était la première fois que vous m'emmeniez en croisière sur le lac. Regarde, on voit même le jet d'eau au fond à droite de la rade !
- C'est si loin les beaux jours.
- Et sur la troisième, en médaillon c'est ton père ?
- Barnabé. Ton grand-père a eu quatre filles. Sa femme étant morte à la naissance de la dernière, il s'était remarié rapidement avec ma mère qui lui avait fait deux garçons, ton père et moi.

Je n'ai jamais entendu Alphonse prononcer une si longue phrase ni parler d'un passé qu'il avait scellé par pudeur ou par trop de souffrance. Une larme s'écrase sur sa main. Il ne bouge plus. Soudain, il écrase son poing sur la table :

- Barnabé buvait trop et sa femme aussi. Gamins, on a souvent été laissés seuls ton père et moi. Mais ils ont fait ce qu'ils ont pu et la pêcherie marchait toujours, malgré les coups de tabac et les coups de blanc...
- Les coups ?

Je connaissais ce drame dont on ne parlait jamais en famille. Mon père s'était confié à Pia, juste avant notre mariage. Les deux adolescents avaient failli mal tourner mais allez savoir pourquoi, un sursaut de dignité, une conscience réveillée soudain par la réalité d'une famille et d'un commerce, mes grands-parents avaient tenu bon et élevé leurs gamins.

Alphonse renifle fort et sort un grand mouchoir. Je vois mon oncle qui sanglote. Toute les violences du passé remontent à la surface et je me sens emporté par une vague de chagrin trop longtemps enfoui.

Ma grand-mère alcoolique, ma mère et ma tante parties trop tôt, je réalise à quel point j'ai gommé la blessure de leur absence en fuyant dans le rêve. Le manque me vrille l'estomac. Les sanglots montent enfin.

Entre les tasses de café froid et les photos étalées, soudain, une main tremblante s'avance et prend la mienne. Je lève la tête et rencontre le regard de mon oncle. Ces doigts tordus sur les miens et ces yeux brillants tellement présents m'offrent la plus belle étreinte du monde. Un regard d'amour qui remplit tous les trous de mon cœur.

Alphonse n'a rien dit. Au bout d'un moment, il a remplacé les tasses par deux petits verres. Tandis qu'il versait lentement le vin blanc, j'ai regardé le lac, immuable témoin de nos drames et de nos réconciliations.

Michèle Kobel, février 2020